Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 7

Artikel: Climaterie
Autor: Eekhoud, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569197

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CLIMATERIE

par Georges Eekhoud

Ce conte, qu'Eekhoud a dédié à Emile Verhaeren, est sans doute l'un des plus beaux récits que nous connaissons de lui. Il fait partie des «Communions», parues aux éditions «La Connaissance», 9, Galerie de la Madeleine à Paris.

Autrefois, notre pensionnat, le Bodenbergschloss, fut un établissement de bains, rendez-vous des malades élégants ou même des latents névrosés de la Suisse et de l'Allemagne du Sud. Le château, le *Schloss*, présente une façade de la fin du XVIIe siècle, percée, aux deux étages, d'une rangée infinie de fenêtres éclairant des chambres à coucher si nombreuses que de mon temps chacun des cent élèves avait la sienne. Un balcon à élégante rampe de fer forgé court tout le long du premier étage, affecté aux classes et aux appartements du directeur. En bas, une galerie couverte ouvre ses portes vitrées sur l'ancien casino converti en réfectoire et en chapelle. Une partie des installations hydrothérapiques, reléguées dans les sous-sols, fit place à des celliers, mais la plupart de ces souterrains, immenses comme des catacombes, abandonnés aux cryptogames et aux araignées, ne servent plus qu'à de mystérieuses parties de cache-cache.

Le site est merveilleux et vraiment «romantique», comme disent les Allemands. Le bâtiment principal, avec ses communs et ses annexes, couronnant trois terrasses superposées, garnies de balustres et de vases de fleurs, domine un vallon d'une dizaine d'hectares, borné à l'ouest par les premiers contreforts du Jura, dont la sévère muraille, boisée d'essences sombres, sapins et mélèzes, s'exhausse vers Soleure en deux massifs rocheux, échancrés de gorges abruptes: le Weissenstein et la Hasenmatt. A l'orient, la ceinture de coteaux égayés de vignobles et de bosquets s'écarte pour ouvrir une échappée sur le fertile plateau de l'Aar. Les méandres argentés de la rivière festonnent les pâturages smaragdins, et, tout au fond, dernière dégradation de la perspective, le panorama des Alpes se dentelle et s'irise aux caprices du soleil et des nuées.

Le vallon même, tracé en parc anglais, présente un noble étang arrosé par un ruisseau tombant du Jura et encadré de pelouses où se jouaient des parties de foot-ball et de cricket dignes des joutes homériques d'Eton et de Rugby. Alentour règnent de longues avenues de pommiers et de pruniers dévolus à de clandestines cueillettes et force bocages dont, en dépit des foudres directoriales, on décimait à coups de pierres le choeur chatoyant et mélodieux.

Malgré les ressources que ce parc offrait à notre humeur libre, à notre turbulence de casse-cou, certains jours il ne suffisait plus à notre expansion aventurière. Nous étions tentés dans notre désir de liberté par cette circonstance que, comme toutes les propriétés en Suisse, le domaine de Bodenberg n'était pas entouré de clôtures. Le traversait, s'y promenait qui voulait, à condition pourtant de s'abstenir de toute dégradation. Cette absence de murailles ou de fossés nous incitait à nous engager bien au delà du territoire, cependant si étendu, réservé à nos ébats

et à incursionner jusqu'aux villages voisins où, à tour de rôle, l'un de nous, désigné par le sort, allait, courant à toutes jambes, s'approvisionner de chocolat Suchard frelaté, de noirs cigares de Vevey et mêmes de bouteilles de piquette et de liqueur. A chacune de ces escapades, on courait le risque d'être pincé, car au milieu de nos heures de liberté la cloche nous convoquait dans la grande salle où il s'agissait de répondre à l'appel de notre nom.

L'institut Bodenberg n'avait pas son analogue au monde.

Depuis près de vingt ans, les héritiers de familles riches venus non seulement des principaux pays d'Europe, mais même des deux Amériques, des Indes et de l'Australie, se rencontraient et fraternisaient en ce coin élyséen du riant canton de Soleure. Composé de nationalités aussi variées que les confessions, le milieu y était étonnament cosmopolite, éclectique et tolérant. On n'abusait ni de la discipline, ni des punitions, ni de la surveillance; la plus grande somme de liberté était laissée à l'élève; les maîtres n'intervenaient qu'à la dernière extrémité dans les querelles et réprouvaient sévèrement l'espionnage et la délation. Une atmosphère de loyauté et de franchise morale correspondait avec les sains effluves des forêts jurassiques. L'enseignement, confié à des émigrés politiques de France, d'Allemagne et d'Italie, hommes d'un caractère immaculé, marchait de pair avec une admirable culture physique, un souci perpétuel de notre développement et de notre perfectionnement corporels. Par le sérieux des études, Bodenberg pouvait rivaliser avec les plus fameux gymnases allemands; par l'éducation en plein air, l'importance accordée aux exercices du corps, il eût été considéré comme type et modèle chez les Anglais. On exigeait d'autant plus de nos jeunes cerveaux que rien n'était négligé pour assurer l'expansion harmonieuse et logique de l'enveloppe.

Les leçons contractaient une portée, une étonnante vertu persuasive, une intensité quasi apostolique par ce fait que l'enfant ne se trouvait pas devant de simples et routiniers pédagogues, mais bien en présence de véritables personnalités, de lumières scientifiques doublées de chaleureuses flammes révolutionnaires, de penseurs hardis que la persécution avait exilés. Rien dans leurs allures, dans leur parler qui trahit le cuistre et qui eût justifié ces taquineries dont la gent pédante est victime dans presque tous les collèges du monde. Nos jeunes esprits très aiguisés, en quelque sorte sublimés par un programme d'études substantielles, se retrempaient dans de longues séances de gymnastique et d'escrime, dans des excursions vers Bienne, vers Soleure, des ascensions du Jura, des voyages pédestres dans les Alpes, l'Oberland, le Valais, jusqu'en Savoie et en Italie.

A l'époque où je faisais mes études à Bodenberg-Schloss, c'est-à-dire aux environs de l'an 187... j'avais pour condisciples Henri de Kehlmarck, un patricien anversois, descendant d'une famille de négociants hanséates établie dans la grande métropole flamande dès le XVIe siècle, et William Percy, un Anglais de la Cornouaille, fils du comte d'Evansdale, membre de la Chambre des Lords.

Le premier représentait ce que le pensionnat comptait de plus brillant, au point de vue des facultés intellectuelles; le second réalisait un parangon de santé et de robustesse physique. Si l'un faisait honneur au système

d'éducation morale de la maison, l'autre illustrait à merveille la méthode adoptée pour favoriser l'épanouissement de notre organisme. Les dehors seuls de ces deux êtres révélaient la dominante de leurs goûts et de leurs aptitudes. Le jeune Kehlmarck était un blondin gracile, légèrement menacé d'anémie et de consomption, la physionomie réfléchie et concentrée, au large front bombé, aux joues d'un rose mourant, un feu précoce ardant dans ses grands yeux d'un bleu sombre tirant sur le violet de l'améthyste; la tête trop forte écrasant sous son faix les épaules tombantes, les membres chétifs, la poitrine sans consistance. William Percy au contraire, quoique n'ayant qu'une quinzaine d'années comme l'Anversois, était un fort garçon, extraordinairement large d'épaules, la taille d'un homme fait, aux bras presque trop musclés, les pectoraux saillants, aux mollets rebondis, aux hanches puissantes, le torse harmonieusement assis sur des reins et des cuisses qui euseent tenté le cieeau d'un sculpteur italien de la belle époque. Il tenait de sa mère, une créole rencontrée par Lord Evansdale à la Havane, ce teint lilial, légèrement ambré, des lads et des misses de la haute aristocratie, ses profonds yeux noirs brillants et d'une vivacité léonine, et sa chevelure d'ébène, aux mèches constamment révoltées, crépue à outrance.

Alors que la plupart de leurs condisciples, mieux équilibrés, réunissaient, comme les gentilshommes italiens et anglais de la Renaissance, les qualités de l'homme d'étude et celles de l'homme d'action. Kehlmarck n'était qu'un lettré et Percy qu'un gymnaste. A deux ils se partageaient l'admiration de la communauté. Henri régnait à l'étude; William dirigeait les récréations. La constitution débile de l'Anversois le désignait aux brimades, mais il y avait échappé par le prestige de son intelligence, prestige qui s'imposait jusqu'aux professeurs. Tous respectaient son besoin de solitude, de rêverie, sa propension à fuir les communs délassements, à se promener seul autour du parc, dans l'ombre et le silence, n'ayant pour compagnon qu'un auteur favori ou le plus souvent même se contentant de sa seule pensée. Au demeurant, camarade serviable et d'humeur égale, mettant complaisamment et même avec joie sa supériorité intellectuelle au service de ses condisciples.

Un seul ne partageait pas notre déférence et notre humilité vis-à-vis du jeune prodige, c'était précisément son rival, ou plutôt son extrême, sa vivante antithèse, le baronnet William Percy. Celui-ci, débonnaire au fond, mais brutal dans ses dehors, témoignait, à l'égard du petit Flamand, une taquine et hargneuse hostilité. Avec lui seul il se montrait rogue et se targuait de sa force. Souvent il se bornait à le bousculer, mais d'autres fois il le harponnait au passage, le tenait longtemps à sa merci, s'en amusant comme d'un jouet. Il se soulevait à bras tendu, ou bien il lui broyait les poignets, au risque de les briser pour lui arracher un mouvement de révolte qui eût justifié, de la part du tourmenteur, un redoublement de brimades. Mais Henri se roidissait, supportait stoïquement la torture, sans une larme, sans une plainte. Alors agacé, mis au défi, l'hercule, sur le point d'abuser de sa vigueur, lâchait sa victime impassible et la repoussait d'une taloche ou d'un simulacre de coup de pied.

Le violent Percy était le seul cauchemar de l'Anversois, le seul être de toute la colonie qui détournât parfois son attention de ses beaux rêves tranquilles ou de sa sereine et précoce mélancolie, pour le plonger

dans un état d'irritation maladive et de haineuse révolte. A ce moment, où tous deux allaient courir leur seizième année, l'antipathie devint de l'obsession. Quand il faisait une lecture où figurait un scélérat, Henri lui prêtait enfantinement les traits de son ennemi. Ainsi le beau William se trouva affublé de la bosse de Richard III et du masque félon d'Iago.

L'état maladif du petit Kehlmarck augmentait encore sa susceptibilité. Souvent des migraines, des fièvres intermittentes le clouaient au lit et l'isolaient durant plusieurs jours.

William s'épanouissait de plus en plus crânement. Il incarnait une véhémente joie de vivre. Il évoquait la jeunesse d'un dieu dont les travaux intrépides ont développé les forces et préservé l'innocence. Sa belle santé affrontait le malingre Kehlmarck. Leur antagonisme devait tourner au tragique.

Un matin de novembre, Henri s'était aventuré, avec un autre collégien, dans la barquette sur l'étang. Tandis qu'il lisait, son compagnon jouait des rames.

Percy les héla de la rive: «Hé, le pâlot, hé, Fifi! Sang de grenouille, aborde, il y a place encore dans la barquette!»

Henri frissonna, et tandis que son compagnon ramait vers le bord, il était bien résolu, lui, à sauter du bateau aussitôt que l'ennemi y entrerait. Mais à ce moment, il se ravisa par orgueil. L'autre aurait pu croire qu'il avait peur. Henri demeura donc assis en face de l'Anglais qui avait saisi les avirons. Percy avait un rire exceptionnellement méchant. Devinait-il le sentiment qui avait fait se rasseoir le chétif Anversois, si piètre amateur de canotage? La mine du jeune lord semblait dire: «Attends, mon bonhomme, on va t'en donner du plaisir! Tu n'auras plus envie, après ça, de te risquer sur l'eau.» Et l'Anglais se mit à ramer, en fredonnant une assez inepte chanson de son pays: «*Jolly beggars, here we are, Beggars on sea, Beggars on shore!*»

La barque filait et virait avec une vitesse extravagante. En quelques minutes, William lui fit faire quatre fois le tour de la pièce d'eau. Il cogna même à plusieurs reprises l'embarcation contre les berges comme s'il eût voulu la mettre en pièces.

L'Anversois ne se départissait pas de son attitude insouciante. Un sourire dédaigneux plissait même ses lèvres fines et ses yeux essuyaient ironiquement les regards comminatoires de l'enragé rameur.

Tout à coup, comme ils se trouvaient au milieu du lac, c'est-à-dire en un endroit où il y avait près de douze mètres de fond, William lâcha les avirons et les rejeta loin de lui, si furieusement et si loin qu'après avoir décrit une couple de ricochets ils allèrent s'empêtrer dans les roseaux de la rive.

— Que veux-tu faire, Percy! En voilà une idée! fit le troisième occupant de la barquette. Pas de bêtises, hein? Comment regagner la terre à présent ?

— Dame! En ramant avec nos doigts! répondit le jeune Evansdale. Mais rien ne presse. Et tout d'abord, amusons-nous un brin !

Et reprenant son refrain de marinier ivre, il épiait la contenance d'Henri, guettait un mouvement de peur ou d'anxiété sur son visage. Henri conservait sa petite moue de supériorité: «A ton aise, grand nigaud !» persiflait cette moue impertinente. L'anglais laissa échapper une

bordée de jurons et ses yeux volcaniques disaient clairement: «Ah! c'est ainsi! Eh bien, à nous deux maintenant !»

Et voilà que, debout, un peu ployé sur les jarrets, arquant ses jambes écartées, poings sur les hanches, il entame un nouveau couplet de la vulgaire barcarolle et se met à peser tantôt à babord, tantôt à tribord. Et à chaque impulsion de son corps, en cadence, la barque penche à droite et à gauche. Et cela toujours plus fort et plus vite, le jeune lord précipitant le rythme de son refrain et redoublant de vigueur. Si bien que tantôt l'un côté, tantôt l'autre plonge dans l'étang et qu'à chaque oscillation l'esquif cuve l'eau à pleines écopes.

— Mais finis donc, William! C'est stupide à la fin! hasarde encore le compagnon de Percy et de Kehlmarck. Si tu continues nous allons chavirer !

(à suivre)

Comment un bienfait n'est jamais perdu

par St. Loup

(Dédié à . . . une femme! Mais il s'agit de Madame Colette!)

C'était en décembre 1950. Il était tombé de la neige toute la soirée, et bien rares étaient les passants qui circulaient dans les rues à cette heures tardive. J'avais pourtant dû me rendre à une soirée et frileusement emmitouflé dans mon pardessus dont j'avais relevé le col, je me hâtais vers mon domicile, nullement soucieux d'observer d'un regard apparemment négligent les abords des jardins de l'Observatoire.

A l'angle du Boulevard St. Michel, alors que j'allais prendre mon élan pour franchir d'un trait cette grande avenue que balayait un glacial vent du nord, je perçus de faibles, oh mais très faibles gémissements. Je me penchais et aperçus une petite masse toute recroquevillée et tremblante. Je compris alors que j'avais affaire à un chat. La pauvre bête, surprise par la tempête ne savait sans doute où se réfugier. Je la caressais doucement de ma main dégantée, puis m'apprêtais à repartir. Que pouvais-je faire d'un chat? Sans porter à ces animaux l'affection que leur voue le cher Paul Léautaud, je suis loin d'être insensible à leur sort, mais ma famille vit dans la crainte de continuelles complications avec notre domestique, personne fort autoritaire qui, elle, n'aime pas du tout les chats. Aussi allais-je donc abandonner la pauvre bête à son destin, c'est à dire à la mort, quand les appels reprirent, plus tristes, plus pressants. Je la regardais encore puis n'écoutant que mon bon coeur je l'emportais.

Arrivé chez moi, l'animal nullement intimidé et qui avait repris des forces au contact de la chaleur s'en alla se réchauffer près d'un bon feu de bois. C'est alors que je constatais que ce que j'avais pris pour